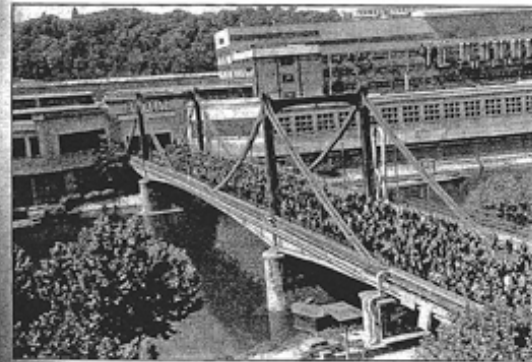




RENAULT

RENAULT-HISTOIRE

JUIN 99
NUMERO 11



Société d'Histoire du Groupe Renault

37, rue des Abondances, 92100 Boulogne Billancourt, tél. : 01.46.05.21.58

LA PERRUQUE OU LE TRAVAIL MASQUÉ

ROBERT KOSMANN

DEFINITION ET CONSIDERATIONS GENERALES

On peut définir ainsi la perruque : c'est l'utilisation de matériaux et d'outils par un travailleur sur le lieu de l'entreprise, pendant le temps de travail, dans le but de fabriquer ou transformer un objet en dehors de la production de l'entreprise. Elle est probablement aussi ancienne que le salariat, en tout cas une définition en est déjà donnée dans le Larousse universel de 1874 : «Perruque : pop. Détournement de matériaux appartenant à l'état et placés sous la garde de celui qui se rend coupable de ce fait». Le sens évolue puisque le même dictionnaire en trois volumes en 1966 indique : «pop. Fraude de l'ouvrier qui, détournant quelque matière appartenant à son employeur, la détourne à son profit».

Le terme perruque est le terme général le plus employé. Des variantes locales : pinnaille à Belfort¹, bousille (chez les verriers)², bricole au Creusot³, tous recouvrent la même réalité.

L'écrivain hongrois Miklos Haraszti, relatant son expérience de fraiseur à l'usine de fabrication de tracteurs «Etoile rouge»⁴, affirme que lorsqu'un ouvrier se renseigne auprès de ceux d'autres entreprises, le fait de savoir si on peut «perruquer» est parfois aussi important que d'autres critères déterminants, tel le salaire. Il faut distinguer la perruque de deux variantes (qui portent parfois le même nom) : le travail au noir à l'intérieur d'une entreprise, pour une autre entreprise dans un but commercial, ou la «fauche» pure et simple. Ces deux variantes existent partout, elles doivent être cependant séparées de la perruque car elles ne sont reconnues socialement ni par l'encadrement, ni par la masse des ouvriers ni par les «perruqueurs classiques» qui précisent le plus souvent, spontanément, dans les témoignages, cette différence⁵.

1 - Marie-José et J.R. Hissard : «Henri H. perruquiste», dans *Autrement*, n° 16, novembre 78

2 - Louis Mériaux, responsable du Musée du Verre à Sars-Poteries, dans le journal *Le Monde* du 22/23 octobre 78

3 - L'étymologie du terme remonte au XIV^e siècle, la bricole désigne une catapulte médiévale lançant des pierres (briques), ce qui conduit aux rebonds de la pierre ; bricoler signifie alors ricaner et métaphoriquement «agir obliquement», tromper. *Ecomusée du Creusot, exposition sur la bricole, 1995, et revue Milieux n° 1, 1980, éditée par l'écomusée du Creusot.*

4 - Miklos Haraszti : «Salaire aux pièces, ouvrier dans un pays de l'Est», 1976, Seuil, et le journal *Libération* du 28.5.1976 «A propos de salaire aux pièces».

5 - Elle est de plus beaucoup plus difficile à connaître, si la perruque est semi-clandestine, le travail au noir ou la fauche en raison des risques de licenciement immédiat sont complètement cachés.

La perruque classique, qui est d'abord l'expression d'un savoir-faire, l'expression d'une identité, prend en général deux formes : une forme la plus répandue, utilitaire de type économique, et une forme ludique ou artistique sans finalité utilitaire. Elle est tolérée plus ou moins dans les entreprises, mais sa réalité est peu connue, ni la hiérarchie, ni les ouvriers n'aiment trop qu'on en parle. La hiérarchie la tolère le plus souvent, elle estime d'une part qu'elle exerce l'esprit d'initiative, d'autre part elle fait entrer le perruqueur dans un système contractuel implicite qui, en contrepartie du laxisme signalé de l'agent de maîtrise, impose au compagnon d'effectuer le plus correctement son travail. La maîtrise elle-même sous-traite le plus souvent sa propre perruque à un certain nombre d'ouvriers.

DES EXEMPLES DE PERRUQUE

Il m'a semblé utile de faire un développement et une comparaison⁶ sur cette pratique, usitée dans les milieux ouvriers qualifiés en général. En parallèle à quelques exemples tirés de sociétés extérieures, je présenterai un certain nombre de productions effectuées semi-clandestinement dans les ateliers d'outillage de Billancourt et de Saint-Ouen (département 57 métal et bois et département 37).

à Air France

(dans les années 1970 à Orly Nord, à la Direction du matériel d'Air France) :

La plus grande partie d'une moto (à l'exception du moteur et de certains accessoires), une réduction de locomotive à l'échelle, un tournebroche de type Renaissance dont la pignonnerie d'engrenage est réalisée à la main, à la lime, un «poing révolutionnaire» sculpté en bois, un jeu d'échecs en bois, un sabre japonais, un jouet en bois et métal (un clown équilibriste), des valises en tôle d'avion, des lampadaires, des tréteaux en bois, des centaines de broches inox pour barbecues, un télescope et son miroir poli à la main, un voilier (type dériveur), une voiture monoplace de type F3, et des pièces détachées pour fabriquer des petits avions monomoteurs (type «pou du ciel») assemblés en dehors de l'usine.

A Championnet

à l'atelier central de réparation des autobus à Paris 18^e :

Des valises en bois, des valises en aluminium, des gamelles, des séries de casseroles, des portails en fer forgé, des remorques automobiles de type «Erka», des pièces mécaniques pour moteurs réalisées au tour, un vilebrequin rechargé pour une Simca 1307, le coffrage en tôle d'aluminium du bar du stand PCF de la fête de l'Humanité (toujours en fonction), réparation de réchauds à gaz en fonte, des autos radios, des allumages électroniques pour autos, un oscilloscope, la réparation de postes de TSE, téléviseurs, de jeux électroniques, fabrication de décodeurs pirates de télévision, des lanternes en tôle, des dessous de plat, du sablage de pièces, des pan-

6 - Toute cette partie sur la perruque s'appuie sur les témoignages des ouvriers de la RNUR, sur l'expérience de l'auteur et sur le travail de Pierre Contessenne, ancien ouvrier mécanicien de Air France, auteur d'un mémoire sur la perruque, non publié, cité en bibliographie, et qu'il a bien voulu me communiquer et m'autoriser à utiliser.

neaux en peintures avec lettrage, une crosse de fusil en noyer, des tuyaux, des «greniers» de moulin électrique, des moules pour fabriquer des parpaings, un bateau (type dériveur) fabriqué entièrement à l'atelier de menuiserie.

A Oullins,

chez les cheminots (à l'atelier central de production et de réparation de locomotives entre la fin du siècle dernier et avant 1947) :

Des sacs tyroliens confectionnés au garnissage, des valises en aluminium, des modèles réduits, des «perruques de conduites» exécutées à l'occasion des départs en retraite, des cannes à pêche en aluminium avec moulinet, des bûches, des fourches, une ménagère pour le mariage d'un copain (lames fabriquées à la serrurerie et manches en bois tournés à l'ébénisterie, un jeu d'échecs avec échiquier en placage et pièces en buis tourné.

Au Creusot,

une exposition consacrée à la perruque a eu lieu en 1995, présentant 200 objets prêtés par des particuliers anciens perruquiers et dont, la plus belle pièce (en tout cas la plus poétique et la plus élégante de toutes les perruques que j'ai pu rencontrer) est à mon avis un couple de cocottes en tôle (type cocottes en papier) pliées au marteau-pilon à la fin du XIX^e siècle par des ouvriers forgerons qu'on avait mis au défi de réaliser une pièce, complète, finie avec leur machine.

RENAULT ET SA PERRUQUE

A Renault Billancourt :

Des vases en bois tournés, des moules pour couler les plombs de pêche, des manches de couteaux, des échiquiers, des baguettes de tambour, des pistolets d'alarme, des pistolets réels et la machine à fabriquer les munitions pour ces armes, la reproduction de la tête de Louis XVI et Marie-Antoinette en polystyrène, ou' le moulage en résine d'un buste de Lénine à partir d'un modèle soviétique comme cadeau de départ.

Toujours à l'occasion de départ en retraite la réduction à l'échelle d'une fraiseuse dont tous les organes mobiles se déplaçaient et une faucille et un marteau montés sur un socle en bois et métal, un serpent d'alambic pour distiller, une piste de 421 en marqueterie, une cuisine intégrée en pièces détachées. Daniel Mothé, sociologue, ex mécanicien chez Renault raconte «le nombre de services à cuillères-couteaux-fourchettes qu'il a vu perruquer dans les ateliers. Ainsi que des moteurs «Derny» (sortes de petits moteurs auxiliaires montés sur des bicyclettes) : les ouvriers entraient dans l'entreprise en vélo et en ressortaient le soir avec un moteur fixé dessus. Plus tard, avec les premières voitures, là aussi la perruque sera florissante.»

A Renault St Ouen

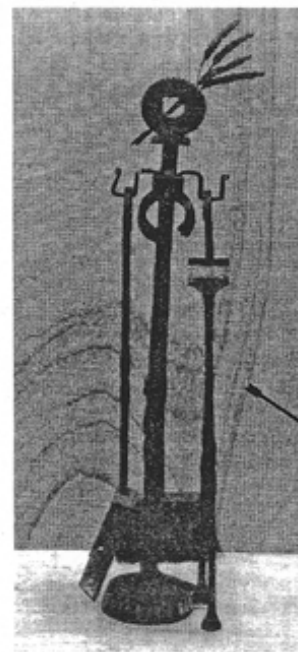
(département 37, atelier d'outillage de la RNUR dans les années 1970) :

Des accessoires (pieds, poignées) pour appareil photo, des chenets de cheminée, des

armes (revolver, pistolet Uzi réalisés à l'usine), des poings américains, des étoiles à lancer, des lames de scie circulaire, des reproductions en tôle de heaumes du Moyen Age, une arbalète, des outils de jardin, des couteaux, des coins en acier pour fendre le bois, des lance-pierres, un jeu d'échec en métal, des petits personnages réalisés avec des boulons soudés entre eux représentant des grévistes levant le poing (le modèle était issu de Billancourt), des serre-livres en acier, des boîtes à pain, une chambre à coucher complète en bois, des bougeoirs en tôle avec des motifs révolutionnaires, des appareils mécaniques pour ouvrir les huîtres, des faucilles/marteaux de toutes dimensions, à monter en broches ou décoratives, un puzzle en trois dimensions réalisé en fraissage représentant un éléphant, des clés plates, des hachoirs à viande en forme de renard et des centaines de broches en inox pour barbecues destinées à alimenter le stand Renault de la fête de Lutte Ouvrière.

Pour ce qu'on peut voir à partir de deux ateliers de la RNUR producteurs de perruques⁸, la comparaison avec d'autres usines où les conditions sont proches (ateliers

de professionnels qualifiés, à l'entretien ou à l'outillage, disposant de l'ensemble des machines, de la matière première, du matériel et du temps nécessaire à la perruque) montre que la perruque n'est ni plus ni moins développée qu'à Air France, au Creusot, chez les cheminots ou à la RATP. L'essentiel de la production perruquière à la RNUR est utilitaire, modeste dans ses dimensions, limité dans le nombre de ceux qui la pratiquent assidûment, inscrit dans le temps. La mémoire met en avant les pièces les plus élaborées comme le moteur Derny, mais à Championnet la mémoire rappelle le bateau (dériveur) réalisé à la menuiserie, et Air



⁸ Il ne rentrait pas dans ce cadre d'effectuer un travail exhaustif de la perruque produite à la RNUR, d'autant plus que ce travail serait impossible ; cependant si des lecteurs de la revue, intéressés par la question, eux-mêmes anciens producteurs de perruques ou témoins, souhaitent témoigner, je suis bien entendu intéressé par leur expérience.

France valorise de la même façon la perruque extraordinaire produite : une mono-place type F3 et des pièces détachées pour monter de petits avions !

QUELQUES REFLEXIONS A PROPOS DE LA PERRUQUE

Historicité de la perruque

La perruque est comme tout phénomène social inscrite dans l'histoire. La production «perruquière» de la période de pénurie pendant l'occupation nazie est différente de celle des années 70, elle a un caractère utilitaire marqué : On fabrique surtout des gamelles, des batteries de casseroles ; c'est à cette époque qu'à Billancourt, un ouvrier entre le matin à vélo et ressort le soir avec le même vélo auquel il a attelé une remorque fabriquée à l'usine. C'est aussi à cette époque que se développe à Championnet la production de valises, en bois pour les menuisiers, en aluminium pour les chaudronniers, les valises transportent le matin le casse-croûte prévu pour la pause et le soir repartent pleines de bois (utilisé comme bois de chauffage) coupé à la dimension exacte de la valise. Des «concours» s'exercent même entre ouvriers pour ranger le plus possible de bois chaque soir dans un même volume. La conscience du détournement est alors évacuée par la situation politique. Un témoignage précise que «là, c'était normal, car on volait les allemands». Pendant la guerre, au Creusot, la pénurie a suscité la fabrication d'objets spécifiques : rouets, grilloirs à orge, machines à couper le tabac... Il fallait filer soi-même sa laine, faire ses cigarettes, son «café». Tous ces objets fabriqués à l'usine, permettaient aussi d'obtenir les produits alimentaires qui faisaient défaut aux citadins. Les agriculteurs échangeaient les pommes de terre, le lard contre des couteaux à couper le jambon, des serpettes... A cette époque, en province, la perruque constitue une véritable monnaie d'échange avec les agriculteurs.

Dans la période qui suit, dans l'après guerre, la perruque représente aussi un apport matériel à la maison. Beaucoup la considèrent comme un complément de salaire. «Si le système Schneider favorise l'accession à la propriété, la construction de la maison pèse lourd sur les budgets ouvriers, une partie de l'aménagement ou de la construction est faite en perruque⁹. Un ouvrier fabrique les moules pour couler le béton nécessaire à la production de parpaings pour sa maison. Une partie de la perruque à cette époque consiste aussi à se fabriquer du matériel spécifique (appelé «bricolos»), de l'outillage personnel et spécialisé, parce que certains outils n'étaient pas disponibles ou bien que les ouvriers en inventaient d'autres qui leur facilitaient la tâche, leur permettaient d'effectuer un travail plus vite, ou d'accéder à des endroits difficiles (pour les mécaniciens par exemple : tiges de laiton avec le bout pané et poli pour ne pas abîmer les joints, bouts d'acier recourbés et pointus pour enlever les goupilles dans les endroits difficiles, un tas de «bidules» divers, de petites boîtes à cigares ou à cirage remplies de petits outils).

La perruque suit les modes, elle est quelquefois une création, mais le plus souvent une copie de l'existant, elle se diffuse rapidement par l'exemple et l'on retrouve

9 - Texte de l'exposition au Creusot, référence citée.

assez vite des séries. A Championnet, quand la marque «Erka» qui fabrique des remorques pour automobiles sort son modèle populaire, les perruqueurs de l'atelier central se mettent à le reproduire et, selon les témoignages, c'est plusieurs dizaines de remorques qui seront produites à l'identique de celles du commerce (jusqu'au sigle de la marque reproduit à l'arrière). La perruque utilitaire se justifie en «utilisant les moyens du bord», par la débrouillardise et la récupération de matériaux disponibles. Elle permet aussi de faire des objets à dimension qui n'existent pas dans le commerce.

Dans les années 70, où le niveau de vie s'est relevé, la perruque est plus éloignée de la nécessité immédiate. Elle devient plus souvent une réaction à l'uniformité des productions mises sur le marché, «c'était avant tout le plaisir de le faire soi-même, et bien fait, plutôt que de l'acheter¹⁰», c'est là qu'on rencontre plus de perruque «créative» de type arbalète médiévale, jeux d'échecs, etc. La perruque qui consiste à se fabriquer soi-même son propre outillage régresse également, les tâches sont plus spécialisées, l'outillage est plus adapté, l'introduction de nouvelles technologies fait reculer le «bricolage» et la «valeur travail» est critiquée et remise en cause par une partie de la jeunesse après mai 68.

Perruque et rapports sociaux

Les perruqueurs se subdivisent encore en deux groupes principaux :

Un premier groupe tient à réaliser entièrement l'objet lui-même, et le plus souvent à la main, il le construit parfois démontable pour le sortir plus facilement au nez des gardiens.

Le second groupe envisage la perruque comme une collaboration, sous-traitant aux divers métiers de l'atelier (débit, soudage, fraisage, tour, etc.) ce qui relève de leur spécialité. C'est une forme plus collective qui implique des réciprocitys et des complexités (les camionneurs pour la sortie des pièces de fort volume) pour sortir le matériel fini. Cette collaboration souvent multiplie les perruques : pour fabriquer un gaufrier électrique, il faut faire intervenir les mouleurs, les ajusteurs et les électriciens. «Le mouleur qui voulait un gaufrier entier à son service, en état de marche, il fallait qu'il en fasse trois¹¹. Les remerciements pour une perruque effectuée sont très variables, quelquefois (rarement) monnayés pour «boire un coup», le plus souvent «payés» par un apéritif ou un «litre» (vin ou Ricard selon l'importance de la perruque). Mais ils impliquent toujours la possibilité de rendre le même service en retour : échange tacite, un travail gratuit pour un autre entraîne forcément une obligation morale de la part du demandeur de «rendre la pareille».

Attitudes à l'égard de la perruque

Les grands perruqueurs ont rapidement une réputation dans l'atelier et forment une certaine «coterie», des réseaux qui échangent des réflexions, des projets, des savoir-faire. Les rapports avec la maîtrise sont ambigus, cette dernière ne donnera pas forcément sa propre perruque aux spécialistes, mais plutôt aux ouvriers plus

10 - Entretien avec un ouvrier d'Air France, cité dans le travail de M. Contessenne.

11 - Entretien avec un ouvrier du service électrique, 67 ans, exposition Le Creusot, référence citée.

proches d'elle, en qui elle a toute confiance. La perruque constitue une forme de résistance culturelle face au patronat¹². Les perruqueurs impénitents, s'ils doivent composer avec l'encadrement, sont tout de même le plus souvent dans un rapport de révolte avec la production ordinaire qu'exige l'atelier. C'est une partie constitutive de la perruque que le détournement et la récupération d'une partie du surtravail non payé¹³. La maîtrise tolère la perruque des compagnons pour les raisons expliquées précédemment mais surtout parce qu'elle est incapable de l'empêcher¹⁴, le besoin de lutter contre la déqualification continue, et d'effectuer un travail désaliéné est trop puissant dans une classe ouvrière qui possède les connaissances et les moyens de réaliser ce travail. L'attitude des militants politiques et des syndicalistes est le plus souvent hostile à la perruque, ils condamnent l'aspect individualiste, débrouillardise ou compromission avec la maîtrise et souvent n'ont pas le temps de la réaliser eux-mêmes, pris par les tâches militantes. Cela dit ils en ont tous fait, eux-mêmes, d'après leur propre témoignage.

EN GUISE DE CONCLUSION

« ... A la place du sens aliéné, imposé du dehors par le salaire (et de sa négation : le non sens d'un réconfort interdit) viendrait l'extase du besoin authentique. Le travail en perruque précisément par son non sens du point de vue de l'usine, est l'annonce tranquille et obstinée du besoin d'un travail stimulant, plus fort que tout autre, serait la conviction que notre travail, notre vie et notre conscience sont gouvernés par nos propres buts. La Grande Perruque se ferait sur des machines, mais celles-ci seraient subordonnées par nos experts à la double exigence de nos besoins véritables et de nos libertés face à elles. Ce serait le crépuscule de la technologie des chronos. Nous produirions uniquement ce dont auraient besoin les travailleurs en perruque associés et qui nous permettrait de rester les travailleurs unis du travail en perruque. Et nous le produirions de façon mille fois plus efficace que tout ce qui se produit aujourd'hui. » Miklos Haraszti

12 - NDLR - « Direction » eut couvert la pratique de la perruque dans les pays socialistes.

13 - NDLR - Référence à un concept marxiste.

14 - Le témoignage précis de M. Haraszti, fraiseur de production qui doit travailler sur deux machines en même temps dans la Hongrie du « socialisme réel », montre bien que, dans des conditions d'exploitation soutenue, les ouvriers arrivent tout de même à effectuer leur perruque.

BIBLIOGRAPHIE SPECIALISEE SUR « LA PERRUQUE »

- *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 24, novembre 1978
- CERTEAU Michel (de), *Art de faire*, tome 1, UGE 10/18, 1980, pp. 70-71.
- *Commissariat général au plan, L'impératif culturel, Rapport du groupe de travail "long terme cultures", préparation du 9ème plan 1984-1988, chapitre « Culture et travail », Documentation Française, 1982*
- CONTESSSENNE Pierre, *De la perruque comme prétexte, archives privées, (mémoire de stage DESSEC non terminé dir. N. Gérôme), 1994.*
- GEROME Noëlle, *Les rituels contemporains des travailleurs de l'aéronautique, dans Revue de la société d'ethnologie française, avril/juin 1984*
- HARASZTI Miklos, *Salaires aux pièces, Ed. du Seuil, 1976*
- HISSARD M.J. et J.R., "Henri H., perruquiste", dans *Autrement*, n° 16, nov. 78
- *Le Creusot, Ecomusée, exposition sur "La Bricole", 1994*
- *Le Monde*, 22 et 23 oct. 1978, *Retrouvailles chez les verriers, par Louis Mérioux 16.11.1983, La fauche dans les entreprises*
- *Libération*, 28 mai 1976, *A propos de salaire aux pièces*
- LINHART Robert, *L'établi, Ed. de Minuit, 1978*
- *Milieux, revue éditée par l'écomusée du Creusot, n° 1, article intitulé La perruque, 1980.*
- MONFORTE Isabelle, *Pratique et représentations des habitants de la Communauté Urbaine du Creusot/Montceau-les-Mines concernant les déchets, chapitre 1, pp. 13-28, rapport de recherche du Ministère de l'Environnement, 1995*
- *Ecomusée du Creusot*
- ODONC Ivar, *Redécouvrir l'expérience ouvrière, vers une autre psychologie du travail, Editions Sociales, 1981*
- POULOT Denis, *Le sublime, Maspéro, 1980*
- SNECMA, *Editions du Comité d'Etablissement SNECMA/Evry/Corbeil, Les ouvriers de l'imaginaire, ISBN 2.9520685.0.2*
- *Travail*, n° 4, bulletin de l'association d'enquêtes et de recherches sur l'organisation du travail, Paris, avril 1984.